

# Histoire de l'électricité en Suisse. La dynamique d'un petit pays européen 1875-1939 [Serge Paquier]

Autor(en): **Tissot, Laurent**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **50 (2000)**

Heft 3: **Economie politique = Politische Ökonomie**

PDF erstellt am: **21.09.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

weise zu erklären, dass die Reichssymbolik ausgerechnet in Solothurn offenbar besonders zählebig war? Denn es wäre ja nur allzu verständlich gewesen, wenn der in der Stadt residierende französische Gesandte auf der Ersetzung dieser Symbole bestanden hätte. Oder wollten die Solothurner Oberen gerade durch ihr Festhalten an den Reichssymbolen ein Gegengewicht zu der französischen Dominanz schaffen? Leider sind Meles bei der Beschreibung der Münzen im Text (S. 152 und 154, Abb. 4 und 5) Fehler unterlaufen, wie der Vergleich mit den Abbildungen und den Bildunterschriften zeigt. Dieses Manko fällt freilich nicht allzu schwer ins Gewicht, da die Leser sich anhand des erfreulicherweise reich bebilderten Beitrags selbst ein anschauliches Bild vom Weiterleben der Reichssymbole bis ins 18. Jahrhundert hinein machen können.

Und selbst in reichsrechtlicher Hinsicht existierten manche Verbindungen weiter, wie Jorio in seinem Beitrag ausführt. Er betont, dass erst 1803 der *nexus imperii* endgültig gelöst worden sei. Sehr verdienstvoll ist die in diesem Zusammenhang abgebildete Karte über das Reich und die Eidgenossenschaft im 18. Jahrhundert (S. 139) mit einer Darstellung der die Rheingrenze überschreitenden Besitz- und Herrschaftsrechte – eine vergleichbare Karte suchte man bisher in Handbüchern oder historischen Atlanten vergebens. Gerade der Beitrag von Jorio macht ebenso wie die zuvor angesprochenen Differenzen deutlich, dass die nicht hinterfragte Annahme einer Unabhängigkeit der Schweiz vom Reich nach 1648 wohl dafür verantwortlich sein dürfte, dass entsprechende Untersuchungen bisher unterblieben sind. Hier geben die Beiträge des Bandes erste, wertvolle Hinweise – es ist zu hoffen, dass sie zu weiteren Arbeiten auf breiter Quellengrundlage anregen.

Beiträge über die wohl wichtigste innereidgenössische Konsequenz aus der Bedrohung durch den Dreissigjährigen Krieg (Jürg Stüssi-Lauterburg, *Das Defensionale von Wil [1647] – eine Etappe schweizerischer Staatswerdung*), den Hauptakteur der Verhandlungen auf katholischer Seite (Anselm Zurfluh, Sebastian Peregryn Zwyer von Evebach und der Westfälische Friede) sowie die Spiegelung der politischen Veränderungen in der Literatur (Rosmarie Zeller, *Der fremde und der eigene Blick. Die Schweiz in der deutschen Literatur des 17. Jahrhunderts*; Hellmut Thomke, *Republikanisches Selbstbewusstsein und grenzüberschreitende Verbundenheit in der Literatur der Eidgenossenschaft im 17. Jahrhundert*) runden das Bild ab.

*Bettina Braun, Paderborn*

Serge Paquier: **Histoire de l'électricité en Suisse. La dynamique d'un petit pays européen 1875–1939.** Genève, Passé Présent, 1998, 2 vol., 1214 p.

Les 1214 pages consacrées par Serge Paquier à l'histoire de l'électricité en Suisse sont issues d'une thèse de doctorat présentée à l'Université de Genève. Il faut saluer l'ambition de l'auteur de s'être lancé dans une histoire nationale trop souvent délaissée au profit des monographies régionales ou cantonales. L'exercice n'allait pas sans risque. Entraîné sur un terrain qu'il arpente depuis plusieurs années, S. Paquier a pu bénéficier du considérable essor historiographique que ce champ historique connaît sur le plan international et de l'important substrat théorique et conceptuel dont elle peut se prévaloir. Mais la lecture de l'ouvrage fait prendre conscience de la somme des difficultés auxquelles Paquier s'est heurté: sans compter leurs effets sur la diversité et la dispersion des sources, le foisonnement des initiatives privées et publiques, la pesanteur des particularismes cantonaux et locaux, la multiplicité des forces engagées dans le processus, la constante interférence des références étrangères, la résistance des technologies traditionnelles, le décalage

dans la construction des infrastructures rendaient a priori la tentative périlleuse tant les pistes se brouillent constamment et les obstacles se décuplent. En face de cette cacophonie factuelle, le choix de Paquier de développer la problématique de l'existence ou non d'un «modèle» national suisse en matière électrique ne facilitait pas non plus les choses.

Sans pour autant tomber dans les travers de la défense et l'illustration d'un *Sonderfall* helvétique, l'auteur s'appuie sur différentes méthodologies pour comprendre les raisons pour lesquelles non seulement la Suisse a précocement adopté une technologie qui pouvait répondre à ses besoins compte tenu de ses dispositions physiques et géographiques en matière de ressources naturelles, mais aussi pourquoi elle a pu développer une excellence technique qui la place parmi les pôles de référence.

Dans le sillage des travaux de Bertrand Gille, François Caron et Thomas Hughes notamment, il analyse le cas helvétique en traçant l'évolution et l'imbrication de toutes les filières technologiques qui aboutissent à la création d'un système socio-technique intégré et efficient. On aurait pu s'attendre à une plus grande attention portée à la définition de ces concepts. Utilisés à beaucoup de sauces, ceux-ci finissent par recouvrir un ensemble d'éléments que chaque auteur manie selon ses humeurs et ses envies sans toujours beaucoup d'égard ni pour leur créateur ni pour le lecteur. Qu'est-ce qu'un système technique? Quelles réalités recoupe-t-il? Comment définir l'existence et l'évolution des filières? Dans cette perspective, quelle est la spécificité de l'objet électrique? Quelques développements sur ces sujets auraient certainement plus apporté à la pertinence de l'étude que le ressassement des grandes étapes de l'histoire de l'électricité qui occupe toute la première partie. Un simple renvoi aux nombreuses études qui y ont été consacrées aurait pu nous épargner ces pages très générales.

Dans le premier volume, Serge Paquier montre encore, avec beaucoup plus de conviction, le poids dominant des aspects techniques, technologiques et scientifiques dans la montée en puissance du système électrique. Pouvant s'appuyer sur le développement de l'industrie hydraulique qui assure un premier développement industriel, l'accumulation des expériences se traduit par la formation d'un «know-how» qui ne demandera qu'à être appliqué à l'électricité. En analysant notamment l'impact des premiers grands travaux publics nationaux (correction des eaux, construction des tunnels alpins) et la construction des machines hydrauliques, l'auteur nous fait saisir l'importance des continuités dans l'histoire des techniques, trop souvent abordée sous l'angle des ruptures et des révolutions. Grâce à ces facteurs, la Suisse a pu disposer d'un ensemble de connaissances et d'expériences préalables qui profiteront au développement de l'électricité.

L'aménagement des premières infrastructures électriques proprement dit ne peut cependant se dissocier d'un mouvement international qui en fixe les progrès sur le plan scientifique et en délimite les applications sur le plan industriel. L'émergence de l'électricité s'inscrit dans une internationalisation des connaissances et son essor se rattache à la constitution d'une véritable communauté technique et scientifique qui n'exclut par ailleurs ni les rivalités nationales ni les concurrences industrielles. La transmission des savoirs permet la confrontation des modèles et des expériences, ce qui explique la rapidité des progrès mais aussi la nécessité des choix. En se penchant sur le rôle de la formation, Paquier montre la création des universités et des écoles polytechniques comme des impulsions déterminantes en Suisse dans la maîtrise et le renouvellement de l'objet électrique. Si ce nouvel en-

seignement ne s'intègre que laborieusement dans les cursus universitaires, il cristallise dorénavant les préoccupations académiques dont l'aboutissement est la formation d'ingénieurs et d'un personnel qualifié qui assumera la construction et la gestion du système.

Dans le deuxième volume, sans doute le plus intéressant, Serge Paquier développe les modalités de construction du modèle électrique suisse: les ressources humaines, législatives, politiques, matérielles et financières se combinent à terme dans un ensemble cohérent qui sert de référence à d'autres pays. L'histoire des principales entreprises engagées dans ce processus accentue l'impression d'une très grande diversité des démarches. La Compagnie de l'industrie électrique (la future Sécheron) à Genève, Alioth à Bâle, les Ateliers de construction Oerlikon, Brown Boveri à Baden se piquent au jeu avec des destins très variés et développent des stratégies qui mettent à jour toutes les potentialités du système. Mais les effets de taille et les concurrences internationales (surtout allemandes) recomposent constamment le tissu industriel. Pour les constructeurs suisses, la question essentielle est celle du financement. C'est l'aspect qui échappe à une maîtrise nationale parce qu'il requiert des dispositions nouvelles que les références traditionnelles n'aident pas à trouver. L'électricité nécessite des moyens financiers qu'aucune autre technologie n'avait jusqu'alors demandés. Si la frilosité initiale des financiers suisses et des institutions bancaires n'est pas pour surprendre dès lors que le boom ferroviaire accapare encore toutes les attentions, le recours à de nouvelles formules s'avère déterminant. La création des «financières électriques» est, à cet égard, une innovation institutionnelle décisive car elle règle la question du «combustible» tout en garantissant la «suissification» des entreprises et une expansion que le seul marché helvétique ne pouvait assurer.

L'originalité du modèle suisse tient à la rapide implication des pouvoirs publics (communes et cantons) dans la production et la gestion de l'électricité. Serge Paquier montre comment cet intérêt a pu naître, quelle forme il a pu prendre et quels destins il a connus. Déjà présente dans la construction du réseau ferroviaire, la formation de la notion «d'intérêt public» est centrale dans ce processus et elle cristallise autour d'elle les passions politiques et idéologiques. L'implication de l'électricité dans le champ politique ne peut se dissocier des débats qui entourent la question de la maîtrise des technologies dont on sent qu'elles deviennent fondamentales pour l'indépendance du pays, mais aussi génératrices de gros profits. Avec l'électricité, elle prend une tournure particulière dans la mesure où il n'y a aucune unité de doctrine parce que les solutions techniques sont très diverses. Si facilement repérable, l'opposition «privatisation/nationalisation» recoupe des conflits plus complexes, notamment entre les communes et les cantons où les choix initiaux pèsent de tout leur poids sur l'avenir. Le chapitre consacré à l'électrification des chemins de fer sert, à cet égard, de cas d'école tant toutes les configurations s'étalent au grand jour.

De l'histoire technique et économique de l'électricité, Serge Paquier est ainsi contraint d'en aborder les aspects politiques et sociologiques. Si, à cet égard, le lecteur est amené à percevoir relativement aisément les enjeux, il aura plus de peine à identifier les acteurs qui alimentent les polémiques et les controverses ainsi que les raisons pour lesquelles ils défendent telle ou telle position. L'espace national se caractérise par une très grande indépendance de ses composantes à ses niveaux communaux et cantonaux et qui ressort clairement dans l'histoire de l'électricité. La seule utilisation des sources publiées montre ici son insuffisance. Le recours à

d'autres fonds d'archives aurait apporté des lumières plus satisfaisantes que le simple commentaire des textes législatifs. L'existence d'un modèle national électrique se réfère-t-elle à ces particularismes structurels qui forcent le système technique à adopter telle ou telle configuration? Ou au contraire l'autonomie technologique dont on pourrait craindre qu'elle coïncide avec une sorte de déterminisme contraint-elle l'environnement social et politique à s'adapter à des exigences peu modulables?

Au contraire de plusieurs ouvrages qui prétendent adopter une perspective nationale à partir de quelques cas d'espèces, Serge Paquier nous invite à entrer dans les linéaments qui forment la trame d'une histoire qui intègre de nombreux éléments pas forcément compatibles entre eux. Si son ouvrage présente les faiblesses de cette ambition, il nous apporte une contribution de premier ordre à l'histoire économique et technique de la Suisse.

*Laurent Tissot, Neuchâtel*

**Jakob Tanner: Fabrikmahlzeit. Ernährungswissenschaft, Industriearbeit und Volksernährung in der Schweiz 1890–1950.** Zürich, Chronos, 1999, 600 S.

«Jahrhunderte lang war man in dem Wahn befangen, dass man essen und trinken könne, sobald man nur im Besitz von Nährstoffen, tüchtigen Zähnen und gutem Magen sei. Die Kunst des Essens bringe jeder fertig auf die Welt, es bedürfe hierfür weder der Erziehung noch des Unterrichts.» Mit diesen (und weiteren) Worten plädierte Johann Jakob Schächli 1895 für eine «rationelle Volksernährung»; ein Jahr zuvor hatte er für die Zürcher Demokraten im Nationalrat eine Motion eingereicht, welche die Förderung des hauswirtschaftlichen Unterrichts zum Ziel hatte.

In Schächli's Aussage kristallisiert sich das zentrale Thema von Jakob Tanners Studie «Fabrikmahlzeit»: Mit der Fabrik als neuer Arbeits- und Lebensform und der Herausbildung der Industriegesellschaft im ausgehenden 19. Jahrhundert wurde die traditionelle Ernährung problematisch; Wissenschaft und Politik nahmen Essen und Trinken in den Blick. So schufen sich die Bemühungen um eine «rationelle Volksernährung» Zugriff auf einen der intimsten Lebensbereiche und auf die Körper der «arbeitenden Klassen».

«Kunst des Essens»: Beim Akteur Schächli wird zudem Jakob Tanners Ansatzpunkt für die Geschichte der Ernährung sichtbar, ein Punkt weit jenseits von Speisezetteln-Lektüren oder Versorgungskurven. Auf dem Teller werden nicht nur Nährwerte inszeniert und konsumiert, sondern stets auch «Geschlechterbeziehungen, Rollennormen, Verhaltensstandards, Vorstellungen vom richtigen und falschen Leben» (Tanner). «Fabrikmahlzeit» untersucht Essen und Trinken denn auch als soziale Praxis und symbolische Ordnung, und zwar in ihrem Wandel unter dem Einfluss der Industrialisierung vom ausgehenden 19. Jahrhundert bis zum Beginn des Massenkonsums nach dem Zweiten Weltkrieg. Ernährung zeigt sich so vor allem als Feld gesellschaftlicher Auseinandersetzungen. Dabei spielt – signifikantes Beispiel – das «gute Stück Fleisch» eine wesentliche Rolle: Im Arbeiterhaushalt war es in erster Linie dem «Familienernährer» zugeordnet. Die ungleiche Verteilung des Essens in der Familie stützte sich dabei auf die zunehmende Bedeutung der Lohnarbeit ausser Haus und die Abwertung weiblicher Tätigkeit in der Familienwirtschaft. Auch wenn viele Arbeiterinnen Haus- wie auch Fabrikarbeit leisteten: Der «privilegierte Esser» wurde legitimiert durch geschlechtsspezifische Vorstellungen von «leichter» Haus- und «schwerer» Fabrikarbeit, wie sie auch die Ernährungsphysiologie verkündete. Das Konzept vom Menschen als Maschine